

Anita Izcovich

Fonctions de l'*Agalma*

Je me propose de vous parler ce soir des fonctions de l'*agalma* dans le transfert : comment le rapport agalmatique du transfert permet-il l'élaboration analytique d'une part, mais comment peut-elle y faire obstacle également ? D'où l'importance des manœuvres de l'analyste dans la cure.

Le deuxième point concernera le maniement du transfert dans la névrose. Il n'est pas le même que dans la psychose parce que, précisément, il n'y a pas le même rapport à l'*agalma* dans chaque structure clinique.

Le troisième point développera le rapport à l'*agalma* dans la chute du sujet supposé savoir en fin d'analyse, et ce que la nomination authentifie à travers la réponse du cartel dans le dispositif de la passe.

Etant donné que l'*agalma* est un concept lacanien, je me demanderai, dans un premier temps, quelle est la conception de l'*agalma* qu'on peut déduire de ce que Freud a conceptualisé du transfert.

Il y a plusieurs aspects concernant le transfert chez Freud, qui s'inscrivent toujours dans une dialectique. On peut noter, surtout dans ses premiers textes, un commandement à l'accès au savoir inconscient : le patient doit tout dire et le médecin doit l'éperonner sans cesse. Mais ensuite il met un bémol à ce commandement. L'idée transmise par l'analyste a une ressemblance avec l'idée inconsciente refoulée que le patient, du coup, est amené à retrouver. Sur ce point, on voit que l'*agalma* concerne le savoir que l'analyste a et que le patient n'a pas. Mais on remarquera que, là encore, Freud tempère ce point théorique. Il ne faut pas que l'analyste ait un savoir préfiguré, imposé ; il doit se laisser surprendre par tout élément inattendu. Et pour cela, l'analyste ne doit pas introduire avec son propre inconscient une sélection ou une déformation. Il doit donc s'être soumis à ce qu'il appelle une purification psychanalytique, après avoir pris connaissance de ses propres complexes dans une analyse didactique. Donc, le psychanalyste, certes a un savoir sur l'inconscient de l'analy-

sant, mais en même temps il ne l'a pas : et c'est là qu'on se rapproche de la conception d'un savoir chez l'analyste, qui à la fois se sait et ne se sait pas.

Il y a un autre point qui me paraît encore plus intéressant chez Freud qui ne concerne plus seulement le savoir inconscient mais ce qu'on appellerait nous-mêmes les conditions de jouissance du sujet prises dans le transfert : il s'agit du pourquoi l'analysant aime l'analyste, c'est-à-dire de ce qui sous-tend la relation de transfert. Freud le formule en ces termes : le sujet possède une manière de vivre sa vie amoureuse, personnelle et déterminée par la répétition, un cliché qui se répète au cours de sa vie pour satisfaire ses pulsions. L'analyste s'inscrira alors dans la série de ce cliché – le patient intègre le médecin dans l'une des « séries psychiques » déjà établies –, dit Freud. Etant donné qu'une partie de ses émois libidinaux ont subi un arrêt de développement, le besoin d'amour ne trouvant pas sa satisfaction dans la réalité, il va forcément se tourner vers l'analyste avec un certain espoir libidinal. Je trouve qu'on serait là assez proche de ce que Lacan développera à travers ce que l'analysant aime chez l'analyste, à savoir ce qu'il n'a pas lui-même. Car, il s'agit de ce qu'il n'a pas aux deux sens du terme : certes au sens du savoir inconscient, mais aussi au sens de la jouissance qu'il n'a pas et qu'il voudrait obtenir à travers la personne de l'analyste, comme il a voulu l'obtenir dans sa vie. C'est le moteur de l'analyse : comment inscrire la répétition de ses conditions de jouissance dans le transfert, afin d'y retrouver son savoir inconscient.

Donc, ça c'est l'*agalma* du transfert qui fonctionne comme moteur. Freud y voit cependant un obstacle : c'est le transfert qui oppose au traitement la plus forte des résistances, même s'il est à considérer comme l'action de la guérison. Le sujet risque, en effet, en inscrivant toute sa satisfaction en la personne de l'analyste, de ne plus avoir accès à son savoir inconscient : les associations viennent à manquer, dit Freud. On voit là qu'il y a une dimension dialectique du transfert : Freud parle d'un champ de bataille, d'un compromis entre les exigences de la résistance et celles du travail d'investigation. Dans son article sur la psychologie des masses, on voit l'importance de maintenir, pour l'analyste, dans le transfert, une distance avec l'idéal de l'amour du maître dans sa tendance hypnotique qui empêche l'accès au savoir.

J'en arriverai au point de butée concernant la fin d'analyse, qui, comme on le sait, est en rapport avec la place où Freud situe l'analyste, c'est-à-dire à la place du père auquel l'analysant doit se soumettre, comme il le formule dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » : les hommes ne veulent pas se soumettre à un substitut paternel et ne veulent donc pas accepter du médecin la guérison ; de même les femmes opposent une résistance à abandonner leur

désir de pénis comme irréalisable. On voit que la conception freudienne de la castration est plutôt celle de l'empêchement à un savoir absolu, alors que, sur ce point, la différence radicale de Lacan est que le déficit du savoir peut fonctionner comme moteur du désir. Le savoir supposé à l'analyste s'inscrit dans l'idée de la consistance de l'Autre chez Freud, dans une logique du phallus et pas de son au-delà, et c'est là que réside l'impasse. Et c'est là que Lacan a proposé autre chose.

C'est dans le Séminaire « *Le transfert* » que Lacan se réfère aux *agalmata* en rapport avec « *Le Banquet* » de Platon, et notamment à leur dimension phallique. Ce sont ces images dont l'extérieur représentait un satyre ou un silène, et l'intérieur, des choses précieuses emboîtées dedans. Ce sont ces petits silènes qui servaient de boîtes à bijoux ou d'emballage pour offrir des cadeaux. Ce sont des ornements, des parures, des objets précieux qui cachent quelque chose à l'intérieur, proches des idoles ou des icônes. Ce sont des pièges à dieux, à partir desquels on peut attraper l'attention divine. L'*agalma* fonctionne donc comme ce qui permet de croire à un grand Autre qui cache un savoir précieux.

Dans « *Le Banquet* », Alcibiade est l'homme du désir, il veut être aimé. Il considère que le trésor est en Socrate, cet objet précieux indéfinissable qui va fixer sa détermination après avoir déchaîné son désir. Alcibiade désire quelque chose qui lui manque et qu'il pense que Socrate a, tel l'analysant face à l'analyste. C'est là que réside la fonction de l'*agalma* entre l'aimant et l'aimé, entre l'*éron* et l'*éroménos*. L'aimé, Socrate, a quelque chose de précieux en lui mais, en même temps, il ne sait pas ce qu'il a, et c'est ce qui fait son attrait. Socrate est donc comme l'analyste, il se refuse à entrer lui-même dans le jeu de l'amour. C'est lié au fait qu'il sait qu'il n'aime pas. Socrate renvoie à Alcibiade que là où ce dernier voit quelque chose, lui, Socrate, n'est rien. L'essence de Socrate est ce vide, ce creux. Il s'agit de la dialectique socratique, il est à la fois objet qui détient quelque chose de précieux et vide. Lacan rapproche le non savoir de Socrate, constitué comme un appel au vide au centre du savoir, de la place de l'analyste.

C'est une fonction de l'*agalma* qui va plus loin que celle de Freud, puisqu'il y a la notion qu'au-delà de l'*agalma*, l'analyste n'est rien : cela va au-delà de la purification psychanalytique freudienne, puisque ça concerne la faille propre à la structure du signifiant.

C'est ce que Lacan déploiera d'une autre façon toujours dans le Séminaire « *Le transfert* » sous la forme du conte d'Apulée concernant

Psyché : au moment où celle-ci tente l'acte interdit qui est de voir son époux Amour, celui-ci disparaît. Cela illustre la figure de l'Autre auquel le sujet donne consistance dans la relation transférentielle de l'amour, et la manœuvre de l'analyste doit toujours tendre en même temps, vers l'inconsistance de l'Autre. C'est donc là que réside l'élément supplémentaire de Lacan par rapport à Freud concernant la fonction agalmatique du transfert.

C'est un point très sensible dans l'analyse des névrosés : au moment où ils élaborent un point en rapport avec leur castration, on peut repérer qu'il y a parfois une tendance à récupérer le manque phallique dans l'élaboration suivante, et c'est là que l'analyste a à maintenir le vide pour laisser la place à la castration et à la vacillation du sujet.

A partir de là, on peut se demander ce qui caractériserait la fonction agalmatique du transfert selon les structures cliniques.

Chez l'hystérique, on peut dire que l'*agalma* concernerait le manque à être : comment se vouer au manque à être, comment le faire briller d'une enveloppe phallique. Telle cette femme que l'oubli, l'inhibition caractérisait : elle se souvenait de peu d'éléments de son passé et disait souvent qu'elle ne savait pas. Dans son analyse, quand elle retrouvait un souvenir oublié ou quand elle associait un élément en connexion avec son symptôme, elle avait tendance, au début, à me demander à la fin de la séance : « et vous pensez que ça a un rapport ? ». Ce qui montre comment elle rebouchait l'accès au savoir. Ce qu'elle cultivait là dans le transfert, comme dans sa vie, c'était le manque à savoir, le manque à être. Ou encore cette autre femme qui se vouait à l'*agalma* de son insatisfaction, à partir du rêve de l'homme qu'elle ne rencontrait jamais, qui avait pour fonction de préserver à l'horizon l'idéal d'un homme à venir, la réalisation de l'impossible. Ce qui pouvait opérer comme castration dans cet univers, elle avait tendance à le noyer dans un flot de paroles vides. Il s'agissait donc dans le transfert de couper, de retrancher l'excès, de faire une entaille dans l'*agalma* du manque. Pour d'autres femmes, à l'*agalma* de la revendication phallique, il s'agit d'opposer dans le transfert l'inconsistance de l'Autre. On peut dire que l'acte de l'analyste se situe entre deux points : accueillir l'élaboration de l'analysant d'une part, tout en laissant la place à l'inconsistance de l'Autre. C'est ce que Lacan, à différents moments de son enseignement, disait de la subjectivité de l'analyste qui, s'il formule quelque vérité, ne doit jamais oublier le point de fuite de sa pensée qui tend à être élié.

Quant au sujet psychotique, est-ce qu'on peut dire que la fonction de l'*agalma* est la même que pour le névrosé, et que l'analyste doit opérer de la

même manière dans le transfert ? Il me semble que la fonction agalmatique n'est pas la même que chez le névrosé parce que précisément le signifiant phallique manque chez le psychotique. Il y a un rapport au vide qui n'est pas habité par la brillance de l'enveloppe phallique. Le risque chez l'analyste est que s'il opère comme avec le névrosé, il accentue la néantisation du sujet, sachant que l'Autre n'existe pas pour certains psychotiques, comme dans la schizophrénie. Je schématise en disant cela, il faudrait nuancer suivant les cas. Je pense à une jeune femme qui se sentait, comme elle le disait, « transparente », étant persuadée qu'elle ne pouvait intéresser l'autre, inscrivant le peu de poids qu'elle donnait à son être dans le transfert. L'Autre n'existait pas, entre sa mère qui l'avait abandonnée très tôt et son père qui avait travaillé progressivement à sa déchéance dans sa carrière jusqu'à son suicide. Le vide qui l'habitait, elle n'arrivait jamais à le remplir disait-elle, parce qu'il y avait un trou qu'elle ne comblait jamais. La position de l'analyste consistait donc à suppléer à cette absence d'*agalma*, à faire briller l'être du sujet, l'objet du désir qui n'avait aucune saveur, à consolider l'amour de transfert. Ou encore cet homme dont la particularité était de n'avoir jamais eu de destinataire qui prît acte de ses messages. Son père n'avait jamais accusé réception des messages qui lui étaient adressés. Lorsqu'il est mort, il l'a laissé devant un gouffre qu'il n'est pas arrivé à franchir. Les actes à poser dans sa vie lui sont apparus impossibles à inscrire dans ce trou désormais resté vide. Face à l'Autre qui n'existe pas, l'acte de l'analyste a donc été d'accuser réception des actes que l'analysant a pu alors inscrire dans sa vie. On peut donc dire que, dans la psychose, l'acte de l'analyste, logiquement, comporte des différences par rapport à la névrose. Encore, faudrait-il le développer suivant les cas, mais on peut dire qu'il s'agit plutôt de faire consister l'*agalma* dans le transfert, concernant la psychose.

Donc, si on revient au Séminaire « *Le transfert* », Lacan y développe comment l'analyste doit tenir la place vide de sa fonction pour que le sujet puisse y repérer le signifiant manquant. C'est la fonction de l'analyste en tant que ça se tait, dit Lacan, en ce qu'il manque à être, pour permettre à l'analysant, comme sujet, de s'effacer, et se subordonner aux signifiants de sa propre demande. C'est ce qui, pour le sujet, désigne la place de sa réponse, et Lacan dit ici, le S (\mathcal{A}) qu'il attend du transfert, et que fasse sens de S (\mathcal{A}), pour qu'apparaisse le petit *a*, objet du fantasme. C'est toute la dialectique de Lacan, basée sur l'*agalma* du signifiant du transfert, qui est contrebalancé par le signifiant manquant dans l'Autre.

J'ajouterai que Lacan rattache cette déconsistance de l'Autre à celle de la fonction paternelle, en s'appuyant sur la Trilogie des Coufontaine de

Claudel, *L'Otage*, *Le Père humilié* et *le Pain dur*. On a ici une démonstration de la chute des idéaux du père, du vidage des *agalмата* qu'il recèle, à travers la figure du père de la dérision, de l'ordre subverti, de l'abject, de l'obscène, de la canaille ; la légitimité du père n'étant qu'un leurre. Il s'agit de la figure la plus dégradée, dégénérée du père, dans la Trilogie. Lacan démontre le cynisme de cette tragédie, avec des personnages dépossédés de leurs privilèges, la trahison, le sacrifice de leur être. Lacan fait référence aussi à la mélancolie où le sujet n'est rien, où il n'est qu'une ordure.

C'est cela finalement, le vide au-delà du plein de l'*agalma* du transfert. Et c'est ce vide qui manquait à Freud ou qu'il ne pouvait conceptualiser. La soumission au substitut paternel que Freud avait formulée, Lacan en montre son envers dans une figure dégénérée du père.

L'analyste doit donc avoir affaire à ces points de néantisation du désir, de destructivité du désir qui contient toujours la pulsion de mort, il est nécessaire qu'il les touche, qu'il les explore, qu'il en connaisse les extrêmes, s'il ne veut pas être captif du mirage du transfert. Lacan appelle cela à cette époque « la réduction mentale de la fonction du signifiant ¹ ».

C'est à la fin du Séminaire « *Le transfert* » qu'est évoqué le deuil que doit faire l'analyste, qui consiste, Lacan le dit en ces termes, à identifier la perte réelle, pièce à pièce, morceau à morceau, signe à signe, élément grand I à élément grand I, jusqu'à épuisement, et quand cela est fait, c'est fini. C'est le « rapport entre le grand I et le petit *a* ² ».

Donc, l'analyste, comme Socrate, sait qu'au niveau du petit *a*, la question n'est pas celle de l'idéal, et il ne peut que penser que n'importe quel objet peut remplir ce vide. Il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre, et c'est là-dessus qu'est centré le désir de l'analyste.

Ce qui m'a donc frappée, c'est comment on a déjà, à cette époque du Séminaire « *Le transfert* », en 1961, les prémisses de ce que Lacan développera plus tard à propos de la fin d'analyse, dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », à propos de la chute des idéaux du père que l'analysant devenu analyste voit de sa fenêtre. Je cite ce passage qu'on connaît bien : « Et cet autre qui, enfant, a trouvé son représentant représentatif dans son irruption à travers le journal déployé dont s'abritait le champ d'épandage des pensées de son géniteur, renvoie au psychanalyste l'effet d'angoisse où il bascule dans sa propre déjection ³ ». Le passage de l'analysant à l'analyste dans

1 · Lacan J., Le séminaire, Livre VIII, *Le transfert*, Paris ; Seuil, 1991, p. 459.

2 · Idem, p. 459.

la passe, c'est donc la bascule de l'idéal dans la déjection. On voit bien ici la dimension de chute de l'idéal du père, du géniteur. À travers la fenêtre que l'analysant a sur le réel, chavire l'assurance prise sur le fantasme. Donc, c'est dans le droit fil de la fin du Séminaire « *Le transfert* », mais en étant plus précis, et articulé à la passe. C'est-à-dire que la version de l'*agalma* est prise dans la conception de la chute des idéaux concernant l'analyste, dans son désêtre. Et c'est dans ce désêtre même que se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir. Lorsque Lacan dit que l'analysant devenu analyste se voue alors à l'*agalma* de l'essence du désir, prêt à le payer de se réduire, lui et son nom, au signifiant quelconque, c'est une autre version de la réduction du signifiant que donnait Lacan dans le Séminaire « *Le transfert* ». La différence est qu'il y a un moment de bascule qui se joue donc entre le fait qu'avant, l'analysant ne savait pas la cause de son fantasme, et que là, dans le passage à l'analyste, il devient le savoir supposé. Lacan a encore d'autres formulations concernant le moment de bascule dans ce qu'il appelle le devenir. Il ne demande plus un regard comme auparavant dans le fantasme, mais il devient une voix. Là, on n'est plus dans l'avoir d'un objet agalmatique, le regard, mais dans la perte de l'être, à tel point qu'on devient l'objet pulsionnel perdu, la voix. Le manque qui soutient l'*agalma*, c'est là où se rejoignent finalement l'être du désir et l'être du savoir.

Le désêtre concerne la chute de l'*agalma* en la personne de l'analyste, alors que c'est la destitution subjective qui concerne la chute de l'*agalma* en la personne de l'analysant. L'*agalma* qui faisait briller l'objet du fantasme n'opère plus et fait déchoir le sujet de son fantasme. Le reste est donc nettoyé de cette brillance phallique de l'enveloppe phallique pour laisser la place à la cause du désir.

C'est ce que le cartel de la passe tente de saisir, s'il y a ce moment de bascule qui produit la chute de l'*agalma* et qui fait que l'analysant, devenu analyste, devient ce savoir supposé, qu'il se voue à l'*agalma* de l'essence du désir. Disons que le cartel tente d'évaluer au plus près cela dans la nomination. C'est cela qui m'était apparu de façon très nette dans la nomination de notre cartel : à la fois la déconsistance de l'*agalma* du sujet supposé savoir, et la chute de la brillance phallique laissant la place à la cause du désir. Néanmoins, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de nomination qu'il n'y a pas de déconsistance de l'*agalma* de l'objet

3 · Lacan J., Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole, *Autres Ecrits*, Paris ; Seuil 2001, p. 255.

du fantasme ou du sujet supposé savoir. La seule différence est qu'elle est partielle et qu'on ne saisit pas le moment de bascule faisant place nette à la cause du désir, dans la non nomination.

Il faudrait néanmoins préciser que cette distinction n'est pas toujours nette dans le dispositif de la passe et c'est ce qui constitue toute la difficulté pour le cartel. ■